

MOÏSE

Il tint ferme, comme voyant Celui qui est
invisible. (HÉBREUX, XI, 27.)

Il tint ferme. J'aime cette parole par laquelle l'Écriture résume toute la vie de Moïse. Elle offre un frappant contraste avec tout ce que nous voyons aujourd'hui. Notre siècle a fait vibrer plus qu'aucun autre les cordes sensibles et délicates de l'âme humaine, il a parlé à l'homme de ses douleurs et de ses joies dans un langage souvent pénétrant. Sa littérature et ses arts cultivés par de grands maîtres l'ont enivré parfois d'une vague et profonde rêverie. Ce n'est pas seulement la sensibilité de l'âme qu'il a développée; le luxe en se vulgarisant a mis à la portée de tous les jouissances faciles et créé à la nature humaine des besoins artificiels qui vont

grandissant. Mais ce progrès, si c'en est un, a été chèrement acheté. L'être supérieur a fléchi sous ces amollissantes influences ; la volonté comme prise d'une lourde ivresse a chancelé. Rien de plus rare aujourd'hui que les caractères, que les hommes qui savent ce qu'ils veulent, et qui savent le vouloir. Regardez autour de vous. Voyez ce spectacle humiliant de grands peuples soulevés comme une poussière d'hommes par le souffle changeant des révolutions qui passent, maudissant aujourd'hui ce qu'ils adoraient hier, adorant ce qu'ils vont maudire demain. Voyez, au sein de l'Eglise elle-même, la discipline remplaçant les convictions communes, faisant marcher le clergé comme un régiment, et forçant les consciences les plus élevées aux plus étonnantes rétractations. Pénétrez à l'autre extrémité du monde de la pensée, dans le camp de cette philosophie qui nie Dieu et ne reconnaît de réel que le monde et l'homme. On dirait qu'en exaltant l'humanité, elle va former les volontés viriles et les convictions fermes. C'est le contraire que nous voyons. Ce siècle nous étonne par ses palinodies, le découragement est l'une des notes dominantes qui s'exhalent des âmes contemporaines, et jamais on n'a vu tant de suicides que depuis qu'on enseigne à l'homme que la vie présente ren-

ferme toute sa destinée. Les partis qui divisent les hommes de ce temps ont la force factice que donnent les passions plus que la force réelle qui vient des caractères. J'en appelle sur ce point à votre témoignage. Où sont-ils parmi nous les hommes de volonté? Lequel de nous ne gémit en songeant aux journées, aux années peut-être pendant lesquelles il a flotté de croyance en croyance, sans direction réelle et sans but? Lequel n'a éprouvé avec humiliation, avec amertume, combien il est difficile aujourd'hui de vouloir et de résister? Peut-être plusieurs de ceux qui m'écoutent ont-ils senti à certaines heures au fond de leur être le plus intime osciller les principes mêmes avec les croyances, tellement que leur vie morale leur semblait sur le point de s'effondrer. Nous nous vantons d'être larges et de tout comprendre. Est-ce bien un signe de force et de virilité? Et ne reconnaît-on pas le scepticisme à ce signe que, comprenant tout, il excuse tout?

Eh bien, faibles enfants d'une époque amollie, voici devant nous l'exemple d'un homme de Dieu qui tint ferme, d'un homme auquel il a été donné, comme pour montrer dans ses œuvres le trait dominant de son caractère, de fonder ici-bas la chose la plus résistante et la plus tenace que le monde ait

jamais vue, je veux dire le peuple juif. Songez-y ! L'histoire n'offre rien de pareil. Il y a sur la terre une race étrange, insignifiante au point de vue du nombre, sans génie militaire et sans art politique, une race appelée pourtant à survivre à toutes les autres, en traversant les épreuves les plus extraordinaires et les plus cruelles qu'une nation ait jamais connues ; placée d'abord sur un petit territoire que foulaient tous les conquérants en passage, cent fois décimée par les hordes étrangères et par ses luttes intestines, elle a vu toutes les grandes monarchies d'Orient se ruër sur elle, les Assyriens, les Mèdes, les Perses et les Égyptiens, plus avides que les sauterelles qui dévoraient ses moissons, plus desséchants que le simoun qui brûlait ses campagnes. Exilée pendant près d'un siècle au delà de l'Euphrate, elle a été rétablie quelque temps sur son sol, comme pour donner au monde le spectacle de la plus épouvantable ruine ; on a détruit ses sanctuaires, anéanti ses traditions, brûlé ses livres saints, fait passer la charrue sur ce qui restait de ses villes ; enfin on l'a jetée comme une poignée de poussière aux quatre vents de l'exil ; pendant dix-huit cents ans elle a erré au milieu des nations, sans avoir un lieu pour reposer sa tête ou pour rassembler ses membres dispersés ;

elle a subi tous les mélanges qui pouvaient l'affaiblir, toutes les idolâtries qui pouvaient l'égarer, toutes les corruptions et tous les mépris qui devaient l'écraser ; or, aujourd'hui, trente-cinq siècles après Moïse, la voici de nouveau debout dans le monde, toujours fidèle à sa foi au Dieu unique et vivant, à ses vieilles mœurs domestiques, à ses livres saints qu'elle lit dans la langue de ses pères, à la mystérieuse attente d'un libérateur divin. Rien n'a pu affaiblir cette vitalité prodigieuse. Babylone et Ninive, Alexandrie et Athènes, Rome et Constantinople ont pu tomber... Elle a survécu à toutes les ruines du passé comme elle doit survivre à toutes celles du présent. Toujours la même dans ses traits distinctifs, elle lègue à chacun de ses enfants un type indélébile. Qu'ils prennent place au conseil des rois comme autrefois Joseph, Néhémie, ou Daniel, qu'ils enchantent les imaginations des peuples par leurs arts, ou qu'ils les étonnent par leurs colossales richesses, qu'ils s'appellent Meyerbeer, Halévy, Rachel ou Rotschild, ou qu'ils gisent semblables à des mendiants dans les ghettos d'Italie, partout, sous les brumes de la Pologne comme sous le ciel du Portugal, à Paris comme en Chine, on les reconnaît à les voir... Eh bien, législateurs du dix-neuvième siècle, créateurs de tant de con-

stitutions plus éphémères que les feuilles des forêts, contemplez cette race extraordinaire qui seule a traversé les âges ; à la fermeté de l'œuvre reconnaissez celle de l'ouvrier, et, si vous ne voyez pas ici la main divine, avouez que le génie humain n'a rien enfanté de plus prodigieux.

Or, si nous demandons à Moïse quel fut le secret de sa force, il nous dira qu'elle n'était point chez lui un fruit de la nature, ni même une conquête de la volonté. Timide et peu fait pour une telle entreprise, il reculait devant sa tâche et ne l'accepta qu'en tremblant. Sa force ne lui vint pas « de la chair et du sang ; » elle lui vint de la grâce divine, et il la trouva par la foi. « Il tint ferme, nous dit l'Écriture, comme voyant Celui qui est invisible. » Admirable parole dont je veux vous montrer, dans la carrière de Moïse, le commentaire pratique et vivant. L'Écriture distingue dans cette vie qui fut séculaire trois actes successifs et d'égale durée. Pendant sa jeunesse Moïse grandit en Egypte à la cour de Pharaon ; pendant son âge mûr et jusqu'au moment où ses cheveux blanchissent, il erre seul dans l'immensité du désert, se recueillant pour sa mission sublime, Enfin, dans les derniers quarante ans de sa vie, il lutte à la tête de son peuple qu'il conduit vers la terre promise. Eh bien,

c'est dans ces trois situations si diverses que nous allons le contempler réalisant ce mot à la fois simple et grand : « Il tint ferme, comme voyant Celui qui est invisible. »

Nous voici d'abord dans l'ancienne Egypte, à l'époque où ce pays était le berceau de la civilisation du monde. Les arts et les sciences y apparaissaient pour la première fois sur notre globe, et, du premier coup, l'Egypte annonçait ses grandes destinées. Aujourd'hui encore, l'esprit s'arrête avec une sorte de stupeur devant les prodigieux monuments construits par ce peuple, nous nous demandons par quels secrets inconnus à nos ingénieurs il a élevé ses gigantesques pyramides, et, dans nos expositions universelles, j'ai vu de grands artistes contempler avec admiration les œuvres délicates des joailliers de la cour des Pharaons. C'est dans ce milieu qu'a grandi un jeune Israélite, appelé par un étrange concours de circonstances, à l'avenir le plus brillant qui ait jamais pu flatter l'ambition d'un homme. Fils de proscrits, il peut parvenir à toutes les gloires; le monde lui tend ses coupes les plus enivrantes; il n'a qu'à se baisser pour y boire à longs traits. Si c'est de jouissances qu'il est avide; où les trouver plus exquisés et plus

raffinées que dans cette cour où tout un peuple d'esclaves ne vit que pour satisfaire les caprices de ses maîtres? Si c'est la science qui l'attire, comment pénétrer mieux dans ses secrets qu'en rassemblant autour de lui tous les sages, tous les investigateurs de la nature qui se pressent dans les écoles et dans les mystérieux sanctuaires de ce pays privilégié? Si c'est enfin le pouvoir qui le tente, s'il veut commander aux foules, diriger des armées, voir sur son passage éclater l'enthousiasme, entendre son nom acclamé par des milliers de voix et assister vivant à son apothéose, le trône lui est ouvert. Moïse a vu passer devant lui tous ces rêves et toutes ces splendeurs; peut-être un jour son cœur a-t-il été troublé par ces visions séduisantes, mais d'autres pensées le poursuivent, un autre amour, une autre ambition le possèdent et ne lui laissent pas de repos. Il songe à son peuple et à son Dieu; ce peuple est esclave, ce Dieu est méconnu; Moïse a vu ses frères frappés par le bâton de l'exacteur, courbés sous le soleil brûlant d'Afrique, et rassasiés d'ignominie; il a vu dans le palais des rois et sur les places publiques les idoles monstrueuses devant lesquelles l'Egypte fléchit le genou, et, comme saint Paul, plus tard, dans les rues d'Athènes, son cœur de croyant s'est rempli

d'une profonde amertume. Ah ! les séductions de la richesse, du plaisir et de la gloire visibles peuvent l'assaillir. Les flots de la mer n'ébranleront pas davantage un rocher. Il tient ferme, car il voit Celui qui est invisible ; il le voit et cela lui suffit ; c'est son Dieu qu'il veut servir, c'est lui dont il veut faire triompher la cause, et comme son peuple porte avec lui les promesses du Libérateur qui doit venir, du Messie qui doit fonder le règne de Dieu sur la terre, Moïse, nous dit l'Écriture, préfère aux richesses de l'Égypte l'opprobre du Christ, car c'était la cause du Christ et du salut du monde qu'il servait sans le savoir.

Jeunes frères qui m'écoutez, il y a dans la carrière de tout homme une heure où se fait le choix solennel qui va décider de la direction de sa vie. Les circonstances extérieures changent, Rien ne rappelle ici l'ancienne Égypte avec ses idolâtries et ses séductions, rien ne rappelle non plus la dure servitude et l'opprobre d'Israël, mais pénétrez sous la surface ; allez au fond des choses, vous verrez que là rien n'a changé. C'est toujours le même choix à faire entre Dieu et le monde, entre les attraites des choses visibles et le dévouement à la vérité. — « Vis pour toi, dit le tentateur, fais valoir à ton profit les dons de ton intelligence, de-

mande à la science une éclatante renommée, cherche le succès et l'influence ; ou, si de telles perspectives te semblent trop lointaines, s'il faut pour y parvenir trop d'efforts et de travaux, courbe la tête et bois à la coupe enivrante des voluptés faciles ; demande à l'heure présente tous ses enchantements. » Ainsi parle la voix insinuante et perfide et le grand nombre la suit. Eh bien, dans les heures ténébreuses où la volonté chancelle sous l'étourdissement des convoitises ou de l'orgueil, une seule chose peut vous sauver, c'est de fixer vos regards sur Celui qui est invisible, c'est d'opposer à tout ce qui se voit, à tout ce qui brille, à tout ce qui enchante, la justice et la vérité que l'on ne voit pas. Ah ! je le sais, cette cause n'est pas souvent populaire. Ce n'est pas de ce côté-là que vont les suffrages du monde. Ce n'est pas là qu'on obtient ses applaudissements. Il y a dans la foi véritable, dans une vie sérieusement chrétienne, un éternel sujet d'étonnement et de raillerie pour le monde ; ce que l'Écriture appelle « l'opprobre du Christ » est aussi réel aujourd'hui que jamais. On se rira de vos espérances, on se demandera à quelle exaltation vous avez cédé, on traitera d'illuminisme, de fanatisme peut-être, votre foi en Dieu et votre confiance en sa parole. Laissez dire et laissez faire.

Moïse fut un insensé pour les hommes de son temps, car il sacrifiait tout ce que le monde envie à la sublime folie du règne de Dieu dans un avenir inconnu. Heureux si, comme lui, vous portez l'opprobre de la cause sainte, heureux si vous tenez ferme, voyant Celui qui est invisible, et opposant à toutes les railleries, à toutes les séductions du monde qui passe l'inflexible affirmation de ce qui est éternel!

Moïse a fui l'Égypte. Dans un jour d'élan, il avait voulu soulever son peuple, mais les siens même l'avaient repoussé. Alors, dans la tristesse de son âme, il se retire au désert qui va être son refuge, comme plus tard il sera celui d'Elie, de Jean-Baptiste, de tous les hommes que Dieu a voulu détacher du monde afin qu'ils en fussent plus facilement victorieux. Le voici dans les mornes solitudes du Sinaï, errant seul avec la tribu nomade de Réhuel. Là plus de tentations, semble-t-il, et plus d'idoles. Là les souvenirs de l'Égypte ne le poursuivront plus, là les cieux étoilés vont lui parler de Jéhovah et lui raconter sa gloire. Il pourra comme les patriarches d'autrefois dresser sur le sol la pierre de son autel et invoquer sur ses sacrifices le Dieu vrai et vivant, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il pourra nourrir son

âme des grandes promesses que lui ont léguées ses pères et se préparer à sa mission sublime. Cela est vrai, mais prenez-y garde, l'isolement aussi a ses épreuves et ses tentations redoutables. Etre seul à croire, seul à espérer et à aimer, c'est parfois un trop lourd fardeau pour l'âme humaine. Encore si cet isolement devait bientôt finir ! Mais les jours passent, puis les années, achevant lentement leur cycle monotone. Chaque soir le soleil se couche dans l'occident embrasé, et le Croyant en exil se dit : « Dieu me parlera demain. » Chaque matin l'orient étincelle des feux de l'aurore, et Moïse se dit : « Mon heure approche, » mais l'Eternel reste silencieux. Il faut attendre, attendre encore, toujours attendre, sentir son âme traversée de doutes étranges et se demander peut-être, comme plus tard Elie, si Dieu n'a point abandonné sa cause, ou, comme Esaïe, si cette vie ne s'est point consumée inutilement et sans fruit. (Esaïe XLIX, 4.) Ah ! mes frères, ces longues et desséchantes angoisses, qui de nous ne les a connues, qui de nous ne s'est étonné souvent du silence de Dieu, qui de nous, après avoir cru que le triomphe de la justice était proche, n'a gémi en voyant le monde continuer sa course, et toutes choses, comme dit l'Ecriture, demeurer dans le même état qu'auparavant !

(2 Pierre III, 4.) En vain nous avons appris que les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres et qu'il est insensé pour des créatures qui passent de ramener à leurs chétive mesure les desseins de l'Eternel. Notre patience bientôt se lasse, et le découragement nous pénètre de ses énervantes langueurs. Eh bien, voyez Moïse, Sa foi ne défaille point. Il tient ferme comme voyant Celui qui est invisible. Les années peuvent passer et ses cheveux blanchir, Il ne doute pas de la fidélité de Dieu et du triomphe prochain de la cause qu'il sert de loin dans l'exil. Aussi, lorsque ses deux fils lui naquirent à Madian, il nomma l'un Gersçon et l'autre Eliézer, dit l'Ecriture, et ces deux noms voulaient dire : « Je fus étranger là, » et « l'Eternel sera mon aide. » Or, comme Moïse avait cru, la délivrance survint à l'heure où toute patience humaine aurait été lassée. Un jour, en face du buisson ardent, cette parole retentit à ses oreilles : « Va vers mon peuple, et dis-leur : Celui qui est m'a envoyé vers vous, » L'exilé de Madian allait devenir le vainqueur de Pharaon, et sur ces mêmes cimes de l'Horeb et du Sinaï où il avait souvent erré comme un fugitif renié par son peuple, il allait apparaître dans la majesté de son rôle historique, dans le rayonnement de sa gloire, tellement que les Israélites

éperdus ne pouvant en soutenir l'éclat s'écrieraient : « Il était avec Dieu ! »

Et maintenant voici l'heure du triomphe. Le peuple tout entier s'ébranle à la voix de Moïse et jure de lui obéir. La pâque est célébrée, la mer Rouge est franchie, et devant ses flots écumeux qui couvrent l'armée égyptienne, retentit le cantique de la délivrance. « L'Eternel est ma force et ma louange, il a été mon libérateur. L'Eternel est un grand guerrier, il a jeté dans la mer les chariots de Pharaon et son armée. Les gouffres se sont ouverts et ils y ont descendu comme une pierre. L'ennemi disait : Je poursuivrai, j'atteindrai, je partagerai le butin, mon âme en sera assouvie, je tirerai l'épée, ma main les détruira. Tu as soufflé sur eux, ô Eternel, la mer les a couverts, ils se sont enfoncés comme du plomb au plus profond des eaux. » (Exode, II.) Et pendant que le peuple saisi d'un enthousiasme immense redit ces paroles triomphantes, Moïse peut croire que la délivrance est achevée, et qu'il va entrer demain dans la terre sacrée que Dieu lui réserve.

Demain ! mais c'est compter sans l'ingratitude humaine. Hélas ! demain, en se heurtant aux formidables difficultés de sa tâche, Moïse va comprendre pourquoi Dieu l'y a si longuement pré-

paré. Insensé qui se fierait à l'enthousiasme des foules ! Les voilà bien ces mêmes hommes qui se plaignaient de l'oppression de l'Égypte et qui s'enflammaient au nom de liberté. Oui, ce sont eux, et maintenant entendez-vous leurs murmures ? « Pourquoi, disent-ils, nous as-tu fait monter du pays d'Égypte ? Là du moins nous avons de la chair en abondance, là rien ne nous manquait. » O peuples, vous êtes toujours les mêmes, c'est l'histoire de mon temps que je retrouve ici. Eh ! que de fois à notre époque n'avons-nous pas entendu les mêmes cris d'enthousiasme ! On avait, disait-on, rompu avec les faux dieux. On avait brisé les servitudes politiques ou religieuses, on marchait plein d'élan vers la terre promise. Mais il se trouva que la liberté était sévère, et qu'il fallait payer l'affranchissement à son prix. La route était âpre et le désert aride. Alors ont commencé dans les cœurs les lâches regrets et les murmures, alors les regards se sont tournés vers l'Égypte, alors on a maudit les noms que la veille on acclamait, et l'on s'est rué dans la servitude comme autrefois on se précipitait vers la liberté. Pour Moïse, c'est la lutte qui tous les jours recommence. A chaque pas, son œuvre est compromise. C'est la nourriture qui manque, c'est la sécheresse qui fait languir le peu-

ple, ce sont les défections qui se multiplient, c'est la révolte des meilleurs mêmes, de ceux-là sur lesquels il comptait le plus ; aux heures décisives Moïse est seul devant un peuple idolâtre. Il le voit au pied même du Sinaï où la loi sainte venait d'être proclamée, se faire un veau d'or et dire : « Israël, voici ton Dieu qui t'a délivré ; » il le voit se joindre aux fêtes impudiques des peuplades voisines, ou trembler comme la feuille en apprenant que l'ennemi s'apprête à défendre Canaan. Aussi par moments son âme est lasse de tant de murmures et de tant de lâcheté, il fléchit sous le poids. Qu'est-ce qui le relève alors, qu'est-ce qui lui donne un élan nouveau, et un indomptable courage ? C'est qu'il voit Celui qui est invisible, Celui qui lui a dit : « Va, je serai avec toi. » Comme ce n'est pas des hommes qu'il a reçu son investiture, ce n'est pas d'eux qu'il attend sa récompense, et leurs impatiences, leurs révoltes, leur ingratitude ne réussiront pas à faire fléchir sa fermeté.

O vous qui avez reçu de Dieu la mission de diriger les hommes, conducteurs des peuples, magistrats, chefs d'industrie ou pasteurs des âmes, avez-vous compris ce qu'un tel exemple doit vous apprendre ? Et qui de nous n'en peut faire son

profit? Quelle est la situation, si humble qu'elle soit, où l'on ne sente peser sur soi le fardeau de quelque âme qu'il faut conduire, de quelque vie qu'il faut sauver? Pères et mères de famille, maîtres sur qui repose la noble tâche d'élever l'enfance, vous tous qui savez ce qu'il en coûte pour exercer avec dévouement cette mission ingrate mais si grande, apprenez de Moïse à rester fermes, en voyant Celui qui est invisible. Oh! que le devoir paraît grand, et les plus humbles ministères sacrés, quand au lieu d'y voir une obligation tout humaine on y reconnaît une divine investiture, un sacerdoce qui vient d'en haut! C'est dans cet esprit qu'il faut lutter ici-bas, servant ceux auprès desquels Dieu nous envoie, mais cherchant plus haut qu'eux l'approbation qui soutient, et la règle de la conscience. Malheur à celui auquel cette direction manque! Malheur à celui qui, dans les heures de crise, appelé à conduire les hommes, cherche dans l'assentiment de la foule, dans l'opinion mobile des masses, dans la faveur populaire, le chemin qu'il doit suivre! Insensés surtout les prédicateurs de l'Évangile qui cherchent les applaudissements du grand nombre, qui s'efforcent de plaire aux hommes, d'accommoder la vérité révélée aux goûts changeants, aux idées particulières,

aux préjugés de leur génération et se vantent d'y avoir réussi ! Autant vaudrait, pour diriger un navire dans la tourmente des vents déchaînés et dans la sinistre obscurité d'une nuit d'orage, un pilote qui chercherait la ligne qu'il doit suivre sur la surface mobile et fuyante des vagues bondissantes et furieuses, au lieu de regarder à la boussole qui lui montre où brille, au-dessus des brumes épaisses, l'étoile immuable du nord. Chrétiens, c'est en haut qu'il faut chercher la lumière et la force. Qu'alors les tempêtes se déchaînent, que les hommes vous repoussent, que les préjugés, les jalousies et les malveillances se liguent contre vous, que la médisance rampe sourdement à vos pieds pour vous jeter à l'improviste son dard empoisonné, que la calomnie fasse entendre ses sifflements aigus, vous souffrirez sans doute, car il en coûte, plus qu'on ne peut le dire, de se sentir méconnu, mal jugé, et pour un cœur avide de sympathies, l'isolement est plein d'angoisses et parfois de terreurs, mais vous tiendrez ferme, et au-dessus des ténèbres de l'heure présente, le front dans la lumière éternelle, vous verrez Celui qui est invisible et dont l'amour ne vous manquera jamais.

Frères qui m'écoutez, comprenez bien notre mission. Il faut prouver à ce siècle positif, que

c'est l'invisible seul qui peut sauver le monde. Ce siècle se vante de ne croire qu'à ce qu'il peut voir et toucher. Fier de ses progrès et de ses conquêtes, enivré des triomphes de la science, il ne voit de réalité que là ; pour lui tout le reste est chimère et vain rêve. Connaître le visible, voilà sa sagesse, agir sur le visible, voilà son œuvre, jouir du visible, voilà son bonheur. Au delà tout s'évanouit à ses yeux. Ecoutez avec quels accents superbes et railleurs il parle des doctrines surnaturelles qui, selon lui, ont longtemps égaré l'humanité et paralysé ses progrès. S'il supporte la religion, c'est tout au plus dans un but utilitaire, en vue des esprits faibles et des classes déshéritées qui peuvent y trouver quelque consolation, et encore n'en veut-il accepter que le côté pratique ; volontiers il réduirait l'Eglise à n'être plus qu'une vaste association de philanthropie. Tout ce qui dépasse ce niveau-là, n'est à ses yeux que rêverie et superfétation stérile. Il semble qu'allégée de ce lourd fardeau, l'humanité va désormais marcher plus fière à la conquête de l'avenir.

Eh bien, il faut dire hautement, il faut répéter sans faiblir que s'il s'est conservé sur notre pauvre terre quelque principe éternel, quelque consolation, quelque ferme espérance, nous les devons à ceux

qui, comme Moïse, ont marché par la foi et non par la vue. Ni la conscience, ni le devoir, ni la justice ne se voient. Jamais la méthode positive si vantée aujourd'hui ne fera sortir de ses expériences un de ces axiomes, un de ces principes éternels qui seuls éclairent l'humanité. Lorsqu'en jetant dans le creuset de vos laboratoires un peu de boue, vous en aurez extrait de l'or, vous pourrez, du creuset du matérialisme contemporain, extraire la loi de la conscience et l'inflexible autorité du devoir. Le devoir, et qu'a-t-il à faire ici? Le matérialisme ne peut pas le connaître. La loi du matérialisme c'est la force, c'est là pour lui le premier principe, c'est le moteur éternel. Non, la loi morale, avec son caractère resplendissant d'autorité absolue ne peut pas sortir du relatif et n'est pas le résultat de l'expérience. Or, de même que la conscience, dès qu'elle affirme le devoir, échappe au monde visible, de même notre cœur affirme par ses besoins les plus profonds la réalité de ce qui est au delà de l'horizon terrestre. Enfermez l'humanité dans la vie présente, entre le berceau et la tombe, ne lui laissez nulle échappée sur l'éternité, et, cette terre dont vous avez voulu faire un paradis elle saura bientôt la convertir en enfer. Comment empêcherez-vous ceux qui souffrent, ceux qui s'appellent

les opprimés de la terre, de chercher, dans ce court espace qui s'appelle l'existence, toute la somme de bonheur que la terre peut, diront-ils, et doit leur donner? Comment ferez-vous pour imposer silence à ces convoitises surexcitées et d'autant plus audacieuses qu'elles se croiront mieux justifiées? Vous y emploierez la force? Mais alors, l'avenir, c'est la rencontre sauvage des riches et des pauvres, c'est la guerre des classes sociales redescendant à cette lutte pour la vie dont la science a fait, nous dit-on, la loi qui régit le monde, c'est le retour à la barbarie. Assez de signes devraient nous y rendre attentifs. Jamais le sang du peuple n'a plus coulé dans nos rues que dans ce siècle de fraternité. En 1870, en face d'une prospérité matérielle qui semblait pour longtemps inébranlable, parlant des doctrines qui nient la vie future, je montrais que le néant dans le monde des âmes produirait logiquement l'anéantissement des sociétés. Un an plus tard, je répétais ces paroles dans Paris en flammes. A la sinistre lueur de nos monuments incendiés, on a pu comprendre que ce qui sauvera le monde présent, c'est la foi au monde invisible (1).

La tâche de Moïse est achevée. Jusqu'au bout il

(1) Voir mon discours sur *l'Anéantissement dans la mort*; tome IV de mes *Sermons*.

a tenu ferme, un seul jour son cœur a fléchi ; l'Écriture ne nous explique pas clairement quelle fut sa défaillance ; elle nous dit seulement qu'à cause d'elle il n'entra pas dans la terre promise et qu'il ne put que la contempler de loin. Étrange sincérité de la Bible ! Il n'est pas un de ses héros qu'elle nous montre immaculé, sauf Celui qui fut sans péché et qui est mort, lui juste et saint, pour nous injustes. Tous les autres ont leurs égarements ou leurs fautes ; quelques-uns comme David, sont descendus jusqu'au crime, et il a fallu que nous le sachions de peur que nous ne rendions aux hommes le culte qui n'appartient qu'à Dieu seul, de peur aussi qu'en plaçant les héros de la foi dans une sphère supérieure à la grâce qui pardonne, nous désespérions de pouvoir les imiter jamais.

Quoi qu'il en soit, si la mort de Moïse frappé sur le Nébo est un effet de la justice de Dieu, j'y vois en même temps un effet de sa miséricorde, car il lui a plu d'y renfermer le plus sublime enseignement, en sorte qu'on peut dire de Moïse qu'en mourant il nous parle encore. Et que nous apprend-il ? A tenir ferme, même quand Dieu nous refuse ce que nous espérons posséder sur la terre, même quand il faut mourir sur le seuil du bonheur que nous avons rêvé.

Le grand chef d'Israël atteignait enfin le but vers lequel il avait marché pendant quarante années. Devant lui s'étendait la terre promise, au delà des flots du Jourdain. Il voyait ce sol sacré sur lequel Abraham, Isaac et Jacob avaient adoré le Dieu vivant, et où leurs tombeaux attendaient Israël. C'était là que devait s'établir le royaume de Dieu, c'était là que Moïse allait oublier les luttes et les déchirements de son long ministère, c'était là qu'il pourrait enfin trouver la réalisation de tous ses désirs, la récompense de toutes ses fatigues. Embrasser cette terre sainte, y dresser le tabernacle de Jéhovah, c'était sa sublime ambition et sa joie suprême..... Or, la voix de l'Eternel lui fut adressée, et l'Eternel lui dit : « Monte sur la montagne, regarde le pays de tes pères, mais tu n'y entreras pas. »

Retenons, mes frères, cette dernière parole. La terre promise n'est pas ici-bas. Ah ! vous ne le savez que trop, vieillards qui m'écoutez, et vous aussi qui avez été frappés, jeunes encore, de l'une de ces épreuves qui flétrissent à jamais l'existence. Rappelez-vous ce que vous promettait la vie, et voyez ce qu'elle vous a donné. Hélas ! que vous donnera-t-elle encore ?... Des joies peut-être. Dieu me garde de les méconnaître, Dieu me garde d'oublier tout ce

qu'il place encore sur notre carrière de bénédictions terrestres et de plaisirs légitimes! Que ne puis-je vous les promettre, et n'être ici que le prophète de votre bonheur! Mais nous ne montons pas dans la chaire chrétienne pour y réciter des idylles, et l'expérience sérieuse de tous les âges nous répond que pour les âmes qui ont faim et soif de vérité, de justice et d'amour, c'est par des déceptions qu'il faut marquer les grandes dates de la vie. Déceptions de l'intelligence qui croyait saisir la vérité et qui n'en aperçoit que des rayons fugitifs et tremblants, déceptions de la conscience qui croyait à la victoire prochaine du bien, au triomphe de la justice, et qui gémit en voyant que la lutte continue, et qu'il faut subir tant de défaites, déceptions du cœur qui frémit en découvrant le vrai fond des affections humaines, et l'égoïsme caché sous les plus belles paroles, ou qui après avoir aimé avec un abandon sans réserve voit la mort lui ravir ses plus chers trésors, déceptions à l'égard de nous-mêmes, déceptions à l'égard des autres, déceptions sur déceptions. Ah! si le mondain seul traversait ces épreuves, on comprendrait qu'après avoir tout attendu du monde visible, il recueillit du monde visible le néant qui est la fin de toutes les choses terrestres; mais (ai-je besoin de le dire?)

pour le croyant aussi, la vie terrestre est une école de désillusionnement amer et de dépouillements successifs. Certes, je n'oublie point les compensations infinies que Dieu y mêle et la joie certaine et victorieuse qui est la récompense suprême de la foi. Mais ce n'est pas sur la terre qu'il les recueille, et saint Paul l'a dit le premier, si nos espérances chrétiennes n'étaient que pour cette vie, nous serions les plus misérables d'entre les hommes, oui, les plus misérables, parce que plus le rêve aurait été grand et saint, plus le réveil serait cruel et la déception pitoyable. Entre ce que nous avons espéré voir sur la terre et ce que nous voyons tous les jours, quelle distance ! Entre l'Eglise idéale et l'Eglise réelle, quel abîme ! Entre la charité telle que la dépeint saint Paul et ce que nous appelons de ce nom, quel contraste ! Entre nos paroles et nos actes, quelles douloureuses contradictions ! Non, ce n'est pas ici-bas que nous devons construire notre demeure. La terre promise est au delà du voile. C'est à nous d'y tendre sans nous lasser, surmontant le mal par le bien, espérant même sans sujet d'espérance et tenant ferme jusqu'au bout en voyant Celui qui est invisible. Amen !